# LA FEMME S'EN VA.

II.

Oui, la Femme est profondément troublée à cette heure d'existence sociale, vers la fin de ce siècle plus étonnant que les autres, et dans notre Civilisation moderne si glorieuse et si complaisamment vantée par tous ceux qui ont l'honneur ou le privilège d'occuper le premier rang ou la meilleure place.

Mais cette Civilisation morderne, après tout, dont nous sommes si fiers ou si vains, dans laquelle nous voyons ou nous croyons voir tous les progrès accomplis et tous les développements possibles de l'intelligence et de la puissance humaine, que nous oserions peut-être déclarer *sacro-sainte*, si ce mot était encore usité dans la langue peu religieuse de nos jours d'athéisme révolutionnaire, cette donc véritablement assez belle et assez juste, d'une grandeur assez morale et d'une harmonie assez parfaite, pour que nous ne lui ménagions aucun éloge et pour que nous l'admirions sans réserve, sans note forcée et sans hypocrisie? Possède-t-elle vraiment toutes les splendeurs comme toutes les vérités; et quand nous parlons ainsi, quand nous donnons notre approbation à ce langage de vanité et d'orgueil, ne reculant ni devant l'affirmation ni devant l'hyperbole, ne nous mentons-nous pas quelque peu à nous-mêmes, et sommes-nous à moitié sincères dans notre admiration sans bornes et dans notre enthousiasme illimité? En d'autres termes, celui qui s'élèverait en faux contre les merveilles et les magnificences de la Civilisation moderne, surtout contre sa *Justice*, prétendant qu'elle n'est peut-être pas très humaine et qu'elle est assurément loin d'être chrétienne, bien qu'on la dise telle, serait-il justement condamné comme un blasphémateur qui ne respecte rien ou comme un anarchiste qui veut tout détruire?—Par prudence, pourtant, laissons le risque à d'autres.

Certes, dans ces derniers siècles, dans ce dernier surtout qu'on dit le plus resplendissant, sans doute parce qu'il est le plus étonnant, la science a été audacieusement poursuivie et violentée par l'ardente passion de l'homme, par son besoin immodéré de voir, de savoir et de pouvoir, et cette science, dont nous n'aurons cependant jamais le dernier mot, a livré bien des secrets, de ses mystères et de ses moyens à celui que certains ont plus ou moins raisonnablement nommé l'*agent* de Dieu sur la terre, ou son *contre-maître*. Les nombreuses découvertes de nos temps, toutes ou presque toutes d'un ordre physique, incontestablement merveilleuses les unes comme les autres, se multiplient et se complètent chaque jour, armant l'homme autant pour le bien que pour le mal, pour la production et la vie que pour la destruction et la mort, font souvent demander à ceux qui s'étonnent encore ou s'inquiètent sur les choses de l'avenir, où s'arrêtera le pouvoir humain, quelle somme de bien et de bonheur il assurera à l'humanité en perpétuel labeur, et si le Prométhée de la révolte et de la science, de nouveau déchaîné et plus formidable que jamais dans l'orgueil de sa pensée que rien n'épouvante, ne fera pas demain flamber notre globe terrestre dans un immense incendie qui sera l'apothéose et la fin de ce monde et de sa Civilisation. Car rien ne dit précisément que notre globe, qui n'est assurément pas le seul dans l'univers, et dont la civilisation superbe pourrait bien ne jamais être qu'une ébauche informe ou tout au moins très imparfaite, doive éternellement durer. Il en est même beaucoup qui le trouvent déjà trop vieux, et l'on découvre de nouveaux volcans tous les jours, avec des cratères aux mystérieuses et terribles profondeurs. Hier, aux Etats-Unis, toute l'immense vallée du Mississippi a tremblé, sentant sous elle un grondement redoutable.—Attendons toutefois jusqu'en l'an *deux mille*, "date qu'en peut débattre", disait Béranger.

Quoi qu'il en soit, de par les découvertes, les inventions et les œuvres incessantes, abstraction momentanément faite de la moralité et de la beauté de la civilisation présente, de siècle est incontestablement prodigieux. Il serait aussi ridicule de nier que de ne pas admirer. Les faits sont là, et ils sont tels, si nombreux, si variés, si évidents, si éclatants et si puissants, que l'individu se reconnaîtrait difficilement d'un siècle à l'autre et que la génération d'hier se trouverait comme perdue ou comme étrangère dans la génération d'aujourd'hui. On marche maintenant comme à travers des miracles et dans l'emportement de toutes les choses. Cela même peut il bien s'appeler marcher, et la vieille langue de nos pères est-elle suffisante pour les choses nouvelles? Car on ne peut pas dire que la vapeur marche; car l'électricité est plus rapide que la pensée elle-même; car la parole ne connaît plus ni barrière ni distance; car l'œil voit actuellement les mondes lointains et mystérieux dans un rapprochement qui semble diminuer l'infini, et il commence à en lire les caractères et les lois. Désormais l'espace est peu de chose, et la distance est comme supprimée. Avec les forces de la nature que l'homme a conquises, qu'il s'est assimilées en ouvrier de génie, l'homme est aujourd'hui à peu près maître de ce globe, de ses mines, de ses montagnes, de ses fleuves et de ses mers, et il a mis partout, jusque dans les entrailles de la terre, sa machine infernale qui obéit aux lois de la vapeur, de la foudre et de l'électricité. Cette machine toute moderne est à ses ordres. Elle fonctionne comme il l'entend. Il lui fait faire des miracles ou des prodiges auxquels manque pourtant le prestige du surnaturel. Mais jamais siècle n'aura travaillé comme ce siècle a travaillé, avec autant d'énergie, de passion, d'ardeur et même de fureur. Jamais on n'aura remué et déplacé autant de terre, brisé ou fait sauter autant de rochers, brûlé autant de bois et de charbon, forgé autant de fer, fondu autant de métaux, créé autant d'outils et de machines, autant bâti, construit, détruit, changé, modifié, remplacé, transformé et tué. Les armes sont devenues épouvantables, et les nations sont des masses en armes, prêtes à tous les sacrifices sanglants. De leur côté, les armées industrielles, sous la domination d'une *féodalité financière* cent fois plus impitoyable que l'autre, sont des masses de misérables, et si le *capital* est souverain, glorifié dans ses privilégiés et dans ses heureux, sans autre vertu souvent qu'une origine douteuse ou suspecte, le *travail*, dans ses malheureux et dans ses victimes, est encore l'esclave des temps antiques et des Pyramides que les asservis élevaient à la gloire des Pharaons. Seulement, les Pharaons du jour et du capital, par un singulier retour des choses, pourraient bien ne pas être tous étrangers à la postérité de Jacob. Quant aux villes actuelles, elles ne le sont qu'à la condition d'être une énormité, une monstruosité, un entassement de plusieurs millions d'individus, avec des antithèses sociales révoltantes, avec des contrastes d'opulence et de misère, avec des splendeurs et des laideurs, avec des corruptions dont on ne parle plus et des vertus généralement humbles et cachées, mais qu'on glorifie ordinairement dans ceux qui ne les possèdent pas.

Et tout cela, avec des gouvernements plus ou moins étranges, des lois fausses ou d'une justice douteuse, des préjugés qui sont des mensonges, du bruit, des cris, des coups de canon, des réjouissances, des fêtes, des feux d'artifice, des beuglements et des sifflements d'innombrables machines dans l'immense atelier où l'humanité travaille et souffre à cette heure, est plus ou moins la Civilisation moderne qui insulte à la Barbarie des temps passés, — Civilisation qui fait grand tapage, qui a tout l'orgueil des parvenus sans cœur, qui se croit trop haute pour la morale et la justice, qui ne sait pas légitimer ses richesses et ses biens par une équitable distribution, qui donne la jouissance immodérée aux uns et la haine terrible aux autres, et qui, sauf respect à qui respect est dû, croit certainement bien plus au Diable qu'à Dieu.

Alors, dans une telle Civilisation, si l'homme est agité, tourmenté, fiévreux, malade et peut-être fou,—fou de mille façons depuis la folie non dangereuse jusqu'à la démence et à l'anéantissement de la conscience, faut-il s'étonner beaucoup que la femme elle-même soit profondément troublée?

C'est assurément le contraire qui étonnerait.

III.

Car enfin, sans être le contempteur du progrès, sans vouloir jeter à la science l'injure de l'imbécilité et de l'impuissance, il est bien permis de ne pas admirer sans réserve la Civilisation de nos temps, la société de nos jours et de notre orgueil, le grand siècle dont Eugène Pelletan a toutefois dit la magnifique et généreuse *Profession de foi*.—Mais Eugène Pelletan n'a pas reçu jusqu'à cette heure et n'a pas vu le triomphe et l'épanouissement de la *Féodalité financière*. Il avait de saintes et belles croyances. C'était un noble esprit et un noble cœur qu'Eugène Pelletan.

Mais à quoi donc croyons-nous aujourd'hui?

Et dans quelle sorte de lumière croyons-nous et voyons-nous?

Certes, si l'homme de nos temps et de ce siècle, ouvrier puissant à qui la science a livré bien des secrets et qui s'est armé des forces de la nature pour de gigantesques travaux dont on ne voit pas encore la fin, a rapproché les distances et les continents, coupé les isthmes qui faisaient obstacle à son passage, aplani ou abaissé les montagnes qui le gênaient, cherché dans les entrailles de la terre ce qui était l'objet de ses besoins, de ses convoitises ou de sa curiosité, et si, tout en mesurant la distance de sa planète aux autres, sans toutefois grandir personnellement et physiquement d'un pouce, cet homme a bien réellement bouleversé, modifié, changé et disposé à sa fantaisie le globe sur lequel il est destiné à naître, à vivre et à mourir selon des lois qu'il ne changera pas et qui lui sont supérieures, que n'a-t-il donc pas fait, et à quoi n'a-t-il donc pas touché dans le monde immatériel de l'esprit ou de ce qu'on appelle l'esprit, dans le vaste domaine des idées, des pensées, des conceptions, des systèmes, des théories, des utopies, des rêves et de l'imagination qui est sa faculté la plus audacieuse, sa folie la plus splendide et son instrument de bonheur le moins raisonnable, le moins sûr et le plus fragile? Oui, dans ce siècle de libre-pensée, de libre-dire et d'imprimerie à la vapeur, à quoi donc l'homme émancipé, affranchi ou se croyant tel, puisqu'il le dit lui-même, n'a-t-il pas touché plus ou moins irrévérement, irrespectueusement, un maître qui ne redoute aucune profanation, et son cerveau malade, irrité, tourmenté par l'ardente curiosité de toutes les choses, a-t-il jamais discuté autant de religions et de dogmes, conçu autant de philosophies et de doctrines, élaboré autant de systèmes et de théories, fait autant de désordre intellectuel, de confusion morale, de scepticisme ou de doute derrière toutes les hypothèses, toutes les suppositions, toutes les argumentations, toutes les affirmations, tous les prétendus théorèmes d'une géométrie dans l'espace ou plutôt dans le vide? Que d'écoles, que d'Académies, que de maîtres partout! Et qui donc n'est pas maître aujourd'hui? Qui donc aujourd'hui comme au moyen-âge, est assez ignorant et assez humble pour s'incliner en disant: *Magister dixit*! Chacun de nous est un Aristote, et cet Aristote est d'autant plus sûr de son dire, d'autant plus positif dans son affirmation, d'autant plus savant à ses yeux, qu'il est d'autant plus ignorant et qu'il ne sait pas communément ce qu'il dit. Les ignorants savent tout.

Mais notre dix-neuvième siècle est incontestablement le siècle des livres et de la lecture, et nous croyons qu'il a produit à lui seul plus de livres, plus d'écrits et plus de discours que tous ceux qui l'ont précédé dans l'existence. Et si l'on avait recueilli ou pu recueillir tout ce qui a été écrit, publié, imprimé et semé par feuilles volantes aux quatre coins du monde depuis le commencement de ce siècle jusqu'à nos jours, on aurait certainement fait une montagne de papier égalant les Alpes en hauteur et en longueur, sinon en magnificence. Que de livres, que de brochures, que de journaux, que de journalistes, que d'écrivains, que d'auteurs, et quelle Civilisation de marchands de livres, de vérités et de morale! Car aujourd'hui ne ressemble nullement à hier.

Hier, au temps où l'homme marchait sans précipitation et avec méthode, dans l'équilibre de ses facultés et dans la croyance au bon sens, alors que nous ne voulions pas tous être des écrivains, des gens de lettres et des auteurs, un Livre était la pensée, la conscience et la vie tout entière d'un homme. C'était une œuvre, quelquefois un chef-d'œuvre. On n'en écrivait pas deux. On n'en avait pas le temps. Le Livre, longuement médité, conçu dans une haute pensée, élaboré avec soin, n'acceptant ni négligence ni faiblesse, lu et relu, vu et revu, corrigé jusqu'à la dernière heure et jusqu'à la perfection possible, avait alors le sentiment d'une noble et grande action, l'orgueil ou la fierté du génie, un titre véritable à l'immortalité. Et c'est alors que les Livres étaient sacrés. Que si l'intolérance les brûlait parfois, c'est qu'elle les sentait puissants, et le livre brûlé devenait souvent le livre immortel.

Certes, nous savons bien qu'il est encore de tels livres, qu'il est encore des écrivains et des auteurs de race, de génie, de conscience et d'apostolat, scientifique ou autre, qui n'ont pas renié les traditions de la pensée sévère, de la conception généreuse et courageuse, de l'œuvre morale et sociale, du livre qui possède la double beauté de l'esprit et de la forme, de la justice et de l'art; et ces hommes, des savants, des penseurs, des philosophes, des moralistes, avec quelques poètes dans le nombre, ne sont pas complètement méconnus dans leur caractère, traités avec indifférence ou sans respect, et dédaignés dans leurs Livres qui sont beaux, qui sont utiles, qui sont des œuvres et qui resteront pour glorifier leur siècle et leurs noms. A leur mort, on reconnaît leur grandeur, et le génie reste.

Mais, en vérité, quand nous voyons toutes les productions littéraires de ce siècle, tout ce qu'il écrit, tout ce qu'il imprime et tout ce qu'il lit: ses romans, ses nouvelles, ses histoires, ses drames, ses comédies, ses farces, ses immoralités, ses grossièretés, ses futilités, ses absurdités, ses niaiseries, ses folies, ses dévergondages, etc., et sachant que tout cela est la pâture intellectuelle et morale de tout le monde, des hommes comme des femmes, de la jeunesse qui ne reste pas longtemps jeune, de l'âge viril qui n'a pas grandi dans le devoir et la vieillesse qui n'a pas toujours l'autorité de la vertu et des cheveux blancs, nous ne devons pas trop nous étonner que la Femme moderne de notre Civilisation très brillante et peut-être très corrompue soit profondément troublée dans sa conscience et dans sa foi.

J. GENTIL.

# NOTES MONDAINES

Il y a des femmes au commencement de toutes les grandes choses, a dit Lamartine. Que de réunions, que de meetings durant la semaine! Tout est contagieux, le bien comme le mal et il faut admettre que pour le quart d'heure l'intérêt collectif prime l'intérêt personnel, car sans distinction de sectes, femmes de lettres, femmes du monde et femmes d'intérieur se sont réunies, soit pour affirmer ou revendiquer leurs droits, soit dans le but si louable d'organiser des œuvres de charité afin de porter secours aux déshérités de ce monde, ces malheureux qui souvent n'ont connu du bonheur que le nom. Aussi, les fêtes vont-elles succéder aux fêtes; et y apporter son contingent est pour chacun un devoir qui se doublera d'un plaisir.

Mlle Sallie Howes est de retour de Chicago, où elle a passé plusieurs semaines.

M. et Mme James Maury sont revenus de leur tournée dans l'Est.

Mme J. J. Evans, de Mississippi, se trouve actuellement, pour quelques jours, avec ses filles à l'hôtel Pickwick.

Un temps superbe a favorisé le *trolley ride* donné par le président Lennée aux membres du A. A. W., dans son admirable char, vendredi dernier.

Le mariage de Mlle Linda Miles et de M. Gilbert H. Norton se fera dans la première quinzaine de janvier.

Mme Scott McGehee partira pour Atlanta le 16 novembre.

Mlle Mathilde Thézard et Mlle Alma Forstall partiront mardi pour Laplace, Lne, où elles sont attendues par Mme Albert Laplace, avec qui elles passeront une semaine.

M. et Mme Louis Potitpain de la Nouvelle-Orléans ont fixé leur résidence à Paris, France, où ils ont de nombreuses relations. M. Potitpain était de passage ici, ces jours derniers.

Mlle Katherine Markham Power, une des femmes les plus remarquables du Mississipi et délégué de la revue qui porte son nom, est arrivée d'Atlanta, lundi passé. Mlle Power était du congrès des A. A. W. dont elle est un des membres zélés

M. et Mme Sawyers, qui pendant près de deux ans ont habité l'Angleterre en sont revenus dernièrement avec leur fils. M. C. Sawyers, et passeront l'hiver à la Nouvelle-Orléans.

A la fête qui sera donnée le 28 de ce mois à la Salle de l'Union Française, les crêmes seront service par trois jeunes filles qui sont également, jolies et l'embarras de Paris lui même serait grand s'il était appelé à décerner le prix de beauté à l'une d'elles. A ce propos il nous vient à la pensée que l'on pourrait substituer à Paris l'anciennes et laisser la décision à la majorité des voix. Les pauvres y gagneraient, et nous sommes bien persuadé que cette fois la discorde resterait étrangère au débat.

Le mariage de Mlle Irène Langborne avec M. Charles D. Gibson de New York, a été l'événement de la saison à Richmond, Vie, il a été célébré jeudi à midi en l'église St-Paul, où toute la haute société de Richmond et de New York se trouvait réunie. Au retour de l'église un somptueux déjeuner a été servi aux invités qui étaient nombreux. M. et Mme Gibson sont partis ensuite pour Old Point Comfort où ils resteront quelques jours; de là ils se rendront à New-York et s'embarqueront pour l'Europe où ils passeront plusieurs mois.

Le Quarante Club a donné une réception samedi après-midi chez Mme E. M. Walmsley, en l'honneur des membres du A. A. W.

M. et Mme Charles Maurian sont arrivés de Paris, France, mercredi, et seront les hôtes de Mlle Anna Olivier pendant leur séjour à la Nlle-Orléans.

Mme C. R. Hickox qui est en visite chez Mme Lackett, à Washington, D. C., y restera quelque temps.

Le mariage de Mlle Bertha Krumbaar et de M. Peter Hollwege sera célébré le 12 novembre, à 8 heures du soir, à l'église de la Trinité.

M. James S. Richardson assistait, jeudi dernier, au mariage Langborn-Gibson à Richmond, Vie.

M. et Mme George Q. Whitney sont arrivés du Nord au commencement de la semaine.

Mlle Louise Claiborne recevra le premier vendredi de chaque mois, pendant l'hiver.

Mme Généree et Mlle Cécile Généree arrivent de Chicago où elles ont passé une partie de l'été.

La nouvelle résidence occupée par M. et Mme Charles Janvier rue Webster, est considérée une des plus belles du quartier américain.

Le mariage de Mlle Laura Buckner avec M. Newton Kearney a été célébré lundi dernier, à la résidence de M. et Mme Wm A. Brand. En raison d'un deuil récent, les membres des deux familles a assistant seule à la cérémonie qui a été faite par le Rév. Beverley Warner.

M. et Mme G. Eastwick sont arrivés du Nord.

Mlle Blanche Landry et Mlle Edwidge Belmarth, reviennent d'une visite charmante faite à Mme Albert Laplace, à Laplace, Lne.

M. George Surgi qui a passé quelques jours à Abita, en est revenu mardi.

Mme Tuason est arrivée de Dallas, Texas, où elle a fait un séjour des plus agréables chez sa fille, Mme Henri Burgard.

M. Albert Dufour qui est arrivé ces jours derniers, repartira sous peu avec Mme Dufour et son intéressante petite famille pour New York où ils ont fixé leur résidence.

M. Jos. Hopkins que ses intérêts retiennent à Dallas, Texas, a passé quelques jours dans notre ville la semaine dernière.

Mme John Magianis et Mlle Joséphine Magianis ne rentreront pas à la Nlle-Orléans de quelque temps. Elles sont actuellement à Colorado Springs.

Le mariage de Mlle Martha T. Chaverius et de M. John T. Eastwood sera fêté le mercredi 27 novembre.

Mme Charles E. Fenner et sa petite fille Gladys sont arrivées de Asheville, N. C., où elles ont leur résidence d'été.

M. et Mme Henry Gardes sont partis pour New York où ils feront un séjour de quelques semaines.

M. James Rea a passé plusieurs jours à Waveland la semaine dernière.

Mme Wm Mitchell est en visite chez ses parents à Shreveport, La.

Mlle Marie Renshaw était à Covington, chez Mlle Marie Belle Peale, la semaine dernière.

M. et Mme E. E. O'Brien passeront l'hiver à Waveland.

M. le Belynes Myles revient de Port Gibson, où elle a fait un séjour de quelques semaines chez ses cousines.

Mlle Minnie Buckner accompagnée de son frère, M. Newton Buckner, est arrivée d'Europe la semaine dernière.

Mme S. B. McConnico et Mlle Lena Jackson ont été reçues à Atlanta où elles ont visité l'Exposition, par leur beau-frère, M. Willis E. Ragan.

Mme G. R. Westfeldt est enregistrée à l'hôtel Marlborough, à New York.

Mme E. H. Bright qui a été absente pendant plusieurs mois, a réintégré le "home" dimanche dernier.

Mme T. S. Dugan est en ce moment à New York.

Mlle Erskine Koch passera quelques jours avec Mlle Laurence Generally.

Mme Dr P. M. Archinard, qui a été infatigable dans ses efforts comme organisatrice de la fête qui se donnera la semaine prochaine sur la place Lafayette, au profit de l'œuvre de l'antitoxine, a réuni à sa table, le "Freggie Table", un grand nombre de nos plus élégantes Créoles, qui seront vêtues de magnifiques costumes japonais; nommons en quelques-uns: Madeleine Vienne, Alice Lacouture, Edna Triot, Claudia Guimard, Dollie Berthe, Anna Olivier, Camille Gibert, Laure Lemaux, Corinne Kernion, Stella Demoreuille, Régine Kernion, Claire Huard, Marie Kernion, Nannie Ellis, Odette Ellis, Adèle Lafitte, Louise Edoquet, Mamie Marie Joubert, Louise Joubert, Jeanne Wiltz, Cécile Jaré, Marietta Wiltz, Lisette Van Gobron, Inez Mendez, Stella Mendez, Jeanne Forestier, Louise Claiborne, Marie Lemarié, Marie Voorhies, Mimi Lecoul, Marietta Larousseau, C. Soria, Laure Carrière, Mathilde Stoman, Emma Meyer, Cécile Bartha, L. Darcantel, Marie Renshaw, Louise Perrier, Céline Chalaron, Louise Chalaron, Lulu Hall, Bertha Hall, Marie et Bertha Rauzer, Julie Philippi, Mimi Rogers et beaucoup d'autres.

Le mariage de Mlle Louise Faretti avec M. Auguste Calamari aura lieu le lundi, 18 novembre, à la Cathédrale St-Louis.

Au nombre des œuvres d'art les plus remarquées au "Women's Building", à Atlanta, se trouve, nous dit-on, la "Milk-Maid" de Mlle Lucia Miltenberger, dont le talent est bien connu dans sa ville natale.

Des vitraux peints par Mlles G. Hart, Urquhart, Riggs et Seebold y sont aussi très admirés; le sont également les portraits de Mme John B. Richardson et de ses deux nièces peints si remarquablement par Mme E. V. Hunter.

Jeudi dernier, Mlle Yvonne Goedrich convoitait son petite amie à une collation donnée à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance. Les échos de la fête nous sont parvenus et nous sommes d'un des petits invités qu'on s'y est royalement amusé; aussi quand a sonné l'heure du départ c'est avec de grands regrets qu'on s'est quitté. Un très beau gâteau entouré d'autant de bougies que la petite Yvonne compte d'années, a fait l'admiration des enfants; le nombre de ces bougies était fort restreint car la jeune Miss fêtait son premier lustre.

Mlle Pet. Cummings ne sera pas de retour ici avant la semaine prochaine; elle est actuellement à l'hôtel Aragon, à Atlanta.

M. A. Nathan est arrivé de New York vendredi.

Une réception a été donnée vendredi par Mme King et Mlle Grace King, aux membres du A. A. W. Pendant son séjour à la Nouvelle-Orléans, Mme Julia Ward Howe a été reçue par Mme King.

M. J. T. Badderke se plaît tant à Atlanta, où il est l'objet de nombreuses attentions, qu'il n'a pas encore fixé la date de son retour.

La compagnie militaire Gate City Guards d'Atlanta, qui l'année dernière faisait partie du cortège de Rex à son arrivée ici, et qui a laissé un excellent souvenir à la Nouvelle-Orléans, a donné mardi dernier une fort jolie réception à Atlanta. Un nombre de Néo-Orléanais s'y trouvaient, parmi lesquels nous citerons: Mme James Ware, Mme J. Bell, Mlle M. Seixas, MM. J. T. Badderke, Beverley Myles, G. Thom, W. D. Parsley et R. E. Walsh.

Mlle Mimi Seixas qui a fait un séjour des plus agréables à Atlanta où elle était reçue par Mme Butler en est revenue vendredi.

Mme Harry H. Hall arrive du Nord où elle a passé l'été.

Mlle Daisy Kernochan sera une des débutantes de l'hiver prochain.

M. et Mme John Glynn occuperont l'hiver prochain, la maison située au coin des rues Hôpital et Remparts.

M. E. Daboval, de Reynes, Le, était de passage à la Nouvelle-Orléans, ces jours derniers.

Afin de faciliter aux habitants des villes voisines le moyen de prendre part à la belle fête des chrysanthèmes, M. Kilkenny, agent du Louisville et Nashville R. R. Co., a bien gracieusement réduit le prix des billets de l'excursion de la Mobile à la Nouvelle-Orléans, qui serviront du 13 au 19 novembre.

Mme Henry Stewart a très obligeamment offert de payer l'entrée de 500 orphelins pris dans différents asiles, à l'exposition des chrysanthèmes. Nos contents de leur procurer ce plaisir des yeux, Mme Stewart désire que les pauvres petits prennent aussi des rafraîchissements. Combien suivront le noble exemple de Mme Stewart, qui va faire tant d'heureux!

# NUIT D'HIVER.

—Suite—

Satisfaite quand le tout eût été consciencieusement avalé jusqu'à la dernière goutte, l'excellente Geneviève reprit son panier et ses bidons, fit la révérence,—pour montrer, comme elle le disait, de bonne foi et convaincue, qu'elle avait de l'usage, tant comme les belles dames de la ville,—et s'en alla remplir de lait le saladier, dans l'autre chambre, suivie de Nounou.

"Saperlipopette! fit-elle en entrant, y n'y fait des chaud dans vot' casbuse." Et son regard parcourut la chambre. Elle était femme, elle soupçonna la vérité, et regarda la vieille servante, qui baissa la tête.—"Eu v'là du joli! à c' coup-là, c'est trop fort! Pauv' petite Madame y sera pas dit qu'on an jour comme aujourd'hui on la laissera crever ici de faim et de froid. Si y' a des chrétiens pour ça, c'est pas là-dedans toujours," ajouta-t-elle en frappant sur sa robuste poitrine. Et, prestement, reprenant son bagage, après avoir laissé une plus copieuse réserve de lait qu'à l'ordinaire, elle s'éclipsa.

Nounou s'empressa d'accourir en entendant sa maîtresse qui l'appelait. Elle semblait préoccupée en s'habillant.

—"Geneviève est partie?"

—"Oui, Madame."

—"Brave fille! Ses saillies ne te fâchent pas, ma bonne?"

—"Non, Madame, d'autant qu'elles ne sont pas dites dans cette intention."

—"Je me suis levée aujourd'hui sans feu, Nounou. Comment se fait-il que tu ne l'aies pas allumé plus tôt, selon ton habitude?"

Un peu gênée, Nounou hésita: "Comme c'est jour de fête, et que vous ne sortez pas, je pensais que vous feriez la grasse matinée."

—"Eh! ne sais-tu pas, ma brave fille, que les jours de fête nous n'en avons guère fait la différence avec les autres, ici moins encore qu'ailleurs. Un court silence s'ensuivit: "Moi, je les appréhende toujours, continua Léa, comme se parlant à elle-même, ils me semblent plus tristes que les autres, et, bien que sans envie ni jalousie, la joie qui m'entoure me fait mal en pensant à tout ce qui m'était dû et dont j'ai été privée!... "

—"La belle affaire! riposta Nounou, à qui la faute? Madame. Si vous seriez été moins bonne et moins docile, souffrant tout sans regimber, acceptant tout sans mot dire, supportant l'injustice et les vexations sans crier ferme et haut, on ne "vous aurait pas vendus dans un sac percé", comme disait si bien...."

—"Tais-toi, Nounou. Ne réveille rien d'un passé que je voudrais pouvoir oublier, et qui a causé tous les malheurs du présent. Ne m'en parle plus, ou sinon je n'aurai plus le courage de vivre!....."

—"C'est bon, c'est bon, cela suffit, reprit la vieille, en obéissant à contre-cœur; on gardera sa langue, bien que j'aie personnellement de bonnes raisons pour avoir le droit de parler et de dire la vérité. C'est égal, que vous le vouliez ou non, il y en a, pour le quart d'heure, assez qui savent à quoi s'en tenir, et il est assez peu honorable pour ceux qui vous ont fourré dans le pétrin, que ce soit la famille de votre mari qui vous ait tendu la main jusqu'ici. Les uns ont voulu se débarrasser de vous au meilleur marché possible, parce que votre présence les gênait; les autres ont tenu à payer certaines complaisances et des services rendus, en escomptant des espérances — sur lesquelles il n'y a pas grand fonds à faire, à mon idée,— pour servir des intérêts qui ne sont pas les vôtres. Pour des amis, en voilà d'avisés pour le coup."

—"Nounou! j'ai dit: Silence!"

—"Bon! bon! A part vous qui vous laissez tendre, il n'y a tout de même pas que moi qui pense tout bas ce que je dis tout haut. C'est encore Dieu, s'il est juste, qui aura le dernier mot.... En voilà un qui a les oreilles dures!"

—"Assez!" fit Léa mécontente. Et, après une légère pause: "L'enfant va s'éveiller: fais chauffer l'eau, il va me falloir la changer."

—"Et comment faire? A l'heure qu'il est, Madame, il n'y a pas un sou à la maison! Geneviève nous fait crédit depuis six semaines; mais il ne reste pas un rouge-liard pour acheter du charbon ou du bois, et il est peu probable, que, bien que la neige ait cessé de tomber, notre sou se chauffera au cadran solaire du jardin du propriétaire."

—"Tu dis?...." fit Léa consternée, et le cœur serré comme dans un étau.

—"La triste vérité, Madame. J'attendais, pour vous laisser dormir tranquilles les dernières heures de cette année maudite, espérant qu'un mot, un envoi d'argent viendrait vous donner droit à croire que quelque chose avait réveillé la conscience de ceux qui ont le devoir de penser à vous. Cela eût sauvé la situation. Rien n'est venu jusqu'ici!...."

—"Il n'est pas l'heure du courrier."

—"Oh! par exemple, si vous comptez là-dessus, il en sera comme à la Noël. Vous n'avez vu que la neige de toutes les surprises que vous espériez: ça n'est pas ça qui vous empêchera de grelotter à faire pitié. Avec ça que cette maison est une lanterne: le vent y rentre comme chez lui. Vous vous bâtissez des châteaux en Espagne, et vous croyez à de belles promesses, alors qu'on n'a jamais tenu celles qu'on vous avait faites! J'aimerais mieux, pour ma part, du bon argent comptant. Mais vous, vous avez beau avoir l'estomac vide, le son d'une cloche annonçant l'Angélus, une fleur qui embaume votre chambre ou qui l'égaie, un moineau qui pialle sur l'appui de la fenêtre, un rayon de soleil qui illumine et tiédit, la chanson d'un passant attardé à la brune, un air aimé que vous jouez ou que vous chantez à faire pleurer ceux qui vous écoutent: cela suffit pour vous consoler un instant ou pour vous porter d'espérance! Tout cela, voyez-vous, cela ne fait pas bouillir la marmite. Moi, j'ai vu, j'ai entendu, et je ne crois guère à toutes ces balivernes. Je suis plus positive que ça, et, je n'ai pas la foi si solide!"

A ce moment, on frappa d'une façon inusitée. C'était le facteur. Il connaissait le pavillon, et, tout joyeux d'y apporter des nouvelles sans doute impatiemment attendues, il remit deux boîtes et deux lettres, présentant son livre à signer. Le regard triomphant de Léa disait clairement à Nounou: "Qui a raison de nous deux?"

L'homme parti, en hâte on ouvrit boîtes et lettres. La boîte de carton contenait une ravissante couverture rose et blanche, tricotée en belle et grosse laine: c'était la marraine choisie qui l'envoyait, d'après la carte jointe au paquet; mais la lettre, qui annonçait plus explicitement le présent, disait, avec force banals regrets, que le père de Léa ayant refusé d'être parrain de sa petite-fille, l'amie d'autrefois déclinait la preuve d'amitié demandée, peu désireuse d'avoir un partenaire inconnu. Comme flèche de consolation, on envoyait à la jeune mère une bande de tapisserie échantillonnée pour occuper les heures d'une attente pleine d'angoisse, qui devait se prolonger encore quelques semaines.—L'autre boîte par l'amie d'Algérie, qui s'était souvenue, envoyait ses souhaits, exhortant à une patience et à un courage qu'elle connaissait de longue date, pour avoir assisté à la lutte de Léa contre un sort rigoureux.

Léa se souvint, et, réfléchissant, se dit qu'elle n'avait à compter sur personne à son retour. Deux grosses larmes coulèrent silencieusement sur ses joues un peu plus pâlies. Elle regarda Nounou qui triomphait de sa perspicacité; puis, doucement: "Ne doute pas de la Providence, ma fille, dit-elle: avec ces boîtes nous aurons du feu. Prends un peu de pai le dans ton lit, prépare une flambée, et ne perdons pas de temps dès que l'enfant s'éveillera. Moi, ma couverture me suffira. L'essentiel est que Bébé en ait une de plus."

On frappa de nouveau. Les deux femmes se regardèrent étonnées; qui donc pouvait venir si matin, dans un jour comme celui-là? C'était un parent du mari oublieux, qui allant à la gare, prévenait la jeune mère qu'il viendrait, au retour, la chercher, accompagné de sa femme, pour prendre place à la table de famille. Il fut convenu que Nounou porterait l'enfant bien emmitouflée, pour ne pas donner prétexte à refuser. Léa, confuse et surprise de cette marque de sympathie inattendue, ne trouvait rien à répondre, et son interlocuteur en profita pour s'esquiver.

A peine était-il sorti qu'une silhouette connue se montra aux carreaux: c'était un jeune, mais fidèle domestique, sur le bras duquel s'était appuyée Léa, lorsque, malade, elle était venue à pied, sous une pluie aussi fine que drue, prendre possession du local qu'elle habitait provisoirement. Les rues étaient désertes, et Nounou emportait l'enfant endormie, blottie dans son panier, et protégée par le châle tartan qui enveloppait sa bienfaitrice. Fils d'un restaurateur des environs, Jules apportait en cadeau quelques victuailles; mais, comme son titre d'ancien serviteur lui permettait de visiter les deux pièces, il vit promptement que ses poulets ne pourraient pas plus être mis à la broche que friandises, et, tournant sa casquette entre ses mains, il pria "Madame" de permettre qu'il déjeunât avec Nounou; sa requête accordée, il tira du panier un ambigu tout prêt et une bouteille de derrière les fagots, dont il pria "Madame" de prendre sa part.

Léa comprit à demi-mot, et, toute émue, accepta. Son esprit, qui était ailleurs, s'accommodait fort de cet arrangement, qui allait la laisser seule avec ses pensées. Tout en mangeant distraitement, le cœur gonflé à en briser, elle pensait que, probablement, le facteur ne reviendrait pas de sitôt, alors qu'elle n'avait rien reçu de ce qu'elle attendait. Nounou avait-elle donc raison? La promesse faite était oubliée? C'était donc possible?.... Elle voulait encore espérer, mais ne pouvait plus croire, repassant par les angoisses de la nuit du 31.

On frappa de nouveau. Cette fois, c'était une jeune et gracieuse sœur de Saint-Vincent-de-Paul. Venait-elle chercher une aumône? On allait en ce cas être obligé d'avouer la pénurie des hôtes du pavillon, car il était matériellement impossible de l'aider à remplir son escarcelle. Après un court préambule, la Sœur entra, et, timidement, remit en souriant une lettre des plus aimables, dans laquelle il était dit que "Madame la Supérieure, ayant su par Geneviève, une ancienne élève, que "Madame était souffrante, et Bébé très gourmande," envoyait un consommé des plus soignés, priant Léa de l'accepter en souvenir des visites dont elle avait honoré le couvent. Ces dames, concluait le billet, prieraient pour la mère et la fille, afin que la vie leur fût meilleure. On reviendrait à date fixe à l'avenir."

Deux heures plus tard, la maison était vide, et, devant un foyer flambant, Léa oubliait quelques instants qu'elle était seule au monde. Le soir, elle s'endormit paisiblement, près du berceau de sa fillette, et, le lendemain, mises au courant,—elle ne sut comment, ses jeunes amies, averties par leur père peut-être, envoyaient, par leur femme de charge leur commissionnaire habituelle, un prêt, spontanément offert avec une délicatesse ingénieuse. La Providence avait entendu et exaucé l'ardente prière du 31. Si les femmes ne croyaient pas en Dieu, quel soutien leur resterait-il souvent?

Sans ces braves cœurs, Léa serait morte de faim; l'enfant n'aurait probablement pas vécu, et l'auteur n'aurait pas écrit cette très simple et très véridique histoire que lui a contée son héroïne.

L. H. (1895).

## PENSÉES.

Qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer!

Le fol dit bien ce que les sens ne disent pas, mais non pas le contraire de ce qu'ils voient. Elle est au-dessus et non pas contre.

La connaissance de Dieu, sans celle de soi, fait l'orgueil. La connaissance de soi sans celle de Dieu, fait le désespoir. La connaissance de Jésus-Christ fait le milieu, parce que nous y trouvons et Die